

PIERRE VARÈNE

La mort livrée C.O.D.

ÉDITIONS
MONTREAL
DETECTIVE *Enrg.*

BeQ

Pierre Varène

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-018

La mort livrée C.O.D.

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 680 : version 1.0

La mort livrée C.O.D.

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Le représentant de la mort

Il était exactement six heures moins cinq minutes quand un grand jeune homme, tout vêtu de noir, entra dans la salle d'attente de la Compagnie de Finance Familiale, au bureau-Chef, rue Sainte-Catherine ouest.

Il était très pâle et son attitude était réservée.

Quoiqu'il ne cherchât pas du tout à attirer l'attention, on ne pouvait s'empêcher de le regarder.

Il ne jeta un coup d'œil furtif sur les quelques personnes qui attendaient et se dirigea immédiatement vers la réceptionniste.

– Je désire voir le gérant, mademoiselle, dit-il d'une voix sans aucun accent.

– Je regrette, monsieur, répondit-elle.

Monsieur Contant est très occupé à ce moment-ci. Nos bureaux ferment à six heures précises et il ne reçoit jamais à une heure aussi tardive.

– Mais j’avais un appointment, insista le jeune homme.

– Pour ce moment-ci ?

– Oui, mademoiselle.

– Vous êtes monsieur... ?

– George Leduc.

La jeune fille devint toute rouge, puis pâlit.

Elle fut cependant capable de prononcer à haute voix, quoiqu’en tremblant :

– Monsieur le Gérant attendait en effet un monsieur Leduc.

– Je suis certain qu’il s’agit de moi, mademoiselle.

– Veuillez me suivre alors.

Elle se leva et alla frapper à une porte, au bout de la salle, sur laquelle on pouvait lire l’inscription : Gérant, Privé.

Quand la jeune fille avait répété le nom, deux hommes qui attendaient, assis sur des fauteuils, se levèrent en même temps, et aussitôt que le certain monsieur Leduc fut entré dans le bureau privé, l'un d'entre eux alla se poster près de la porte du gérant.

L'autre ouvrit immédiatement un tiroir du bureau de la réceptionniste et en tira un petit haut parleur qu'il installa sur le pupitre et, tirant un revolver, s'installa pour écouter.

La jeune fille revint également s'asseoir à son poste et invita aussitôt les deux femmes qui attendaient encore, à sortir au plus vite.

*

Frédéric Contant était seul dans son bureau particulier.

Il regarda un moment son visiteur qui s'assit en face de lui sans attendre d'invitation.

Ce fut le gérant qui parla le premier :

– Ainsi vous êtes monsieur George Leduc ?
demanda-t-il.

– Oui, monsieur.

– C'est vous qui m'avez téléphoné au sujet...

– D'une entrevue très particulière. Je délivre la Mort. D'ailleurs veuillez jeter un coup d'œil sur ma carte d'affaires.

En disant cela, il ouvrait un portefeuille de cuir qui renfermait une carte.

La carte cependant était d'acier et il y avait gravé dessus : La MORT C.O.D.

Frédéric Contant lut l'inscription, puis rendit le portefeuille au bout d'un instant, tout en disant :

– Je ne puis croire à cela...

– Vous savez que vous n'avez que cinq minutes pour vous exécuter, sinon...

– Vous voulez \$100 000 en billets de banques de diverses dénominations ?

– Oui, monsieur.

– Et si je ne paye pas... ?

– Nous aurons le plaisir de sauter ensemble, ainsi que les employés de votre compagnie probablement.

– Mais vous... ?

– Moi aussi. Je le sais.

– Cela ne vous fait pas peur ?

– Je ne suis pas venu pour discuter cela, répondit le visiteur étrange, sans la moindre émotion dans la voix.

– C'est inouï !

– Payez-vous ou si vous préférez mourir ?

– Et vous n'avez pas peur de la police ?

– Comment puis-je avoir peur ? Nous sommes plus forts que la police.

– Je ne comprends pas que vous fassiez pas plus de cas que cela de votre vie.

– Je vous répète que cela ne vous regarde pas. Versez l'argent, j'ai justement laissé une petite malle près de la porte d'entrée, dans laquelle vous pouvez placer le tout. Autrement dans un moment tout saute.

Le gérant commençait à s'énervé. On aurait dit qu'il ne pouvait croire ce qui lui arrivait.

George Leduc cependant continuait :

– Vous savez ce qui arrivera ? On ne retrouvera que ma petite carte de visite en métal, après l'explosion ; mais ce sera suffisant pour prouver que j'y étais et que j'ai fait la livraison personnellement.

– C'est bien, vous gagnez.

Frédéric Contant appuya sur un bouton et l'homme qui avait pris sa faction à la porte du bureau entra immédiatement.

– Il y a une malle près de la porte de la salle d'entrée, lui dit alors le gérant. Veuillez la remplir de ce que je vous avais déjà indiqué.

– Très bien, monsieur.

George Leduc avait regardé la petite scène sans dire un mot, mais quand l'homme eut refermé la porte derrière lui, il se pencha sur le pupitre de son interlocuteur pour dire :

– Je ne suis pas dupe de vos précautions, monsieur Contant. Elles ne dérangent

aucunement mes plans, car je n'ai pas peur de la police...

– Mais que voulez-vous dire... ?

– Ne faites pas l'hypocrite ! En entrant dans la salle d'attente, j'ai remarqué deux types qui ne pouvaient être autres que des policiers en civil. Vous les avez fait venir pour vous aider. Mais cela est complètement inutile. Je n'ai pas peur de la police et elle ne m'empêchera pas de faire la livraison de ce qui vous attend. Je vous en avais d'ailleurs prévenu.

À ce moment-là seulement il entrouvrit les lèvres pour sourire méchamment.

Le gérant commença à trembler de tout son corps, mais demeura muet.

L'autre regarda sa montre, puis déclara posément :

– C'est regrettable pour vous autant que pour moi, mais le délai est expiré. Nous allons mourir.

Frédéric Contant alla pour se lever, mais ses jambes refusèrent de le soutenir.

Ses lèvres s'agitèrent, mais aucun son n'en

sortit.

Puis ce fut l'explosion terrible qui pulvérisa pratiquement tout ce qu'il y avait sur l'étage de l'édifice qui contenait la Compagnie de Finance Familiale.

*

Le lendemain matin les journaux ne parlaient que de l'événement.

C'était le troisième du genre, mais c'était la première fois qu'on avait pu rassembler autant de détails.

Les deux premières fois, dans une banque et dans une compagnie de Prêts on avait constaté deux explosions.

Elles étaient survenues après des téléphones de menaces, auxquels on n'avait pas ajouté foi.

Dans les débris on avait pourtant retrouvé la plaquette d'acier avec l'inscription : La MORT, Livraison personnelle, C.O.D.

Mais cette fois, lorsque Frédéric Contant avait reçu le téléphone de menaces, il avait aussitôt communiqué avec la Sûreté et on s'était préparé à recevoir le Représentant de la Mort.

Plusieurs policiers avaient été envoyés pour faire la surveillance des environs et des bureaux mêmes de la Compagnie de Finance Familiale.

On avait installé un microphone très sensible dans le bureau du gérant. Ainsi on avait pu entendre et même enregistrer la conversation qui précéda l'explosion sur des disques, au moyen d'un appareil relié par des fils avec l'édifice voisin.

Bien plus, un expert en photographie avait même installé un caméra qui filma toute la scène dans le bureau du gérant, jusqu'au moment de l'explosion, naturellement.

Heureusement, comme l'appareil photographique avait été projetée dans une fenêtre, par la force du coup, on l'avait recueilli et le film était pratiquement intact.

En un mot on savait maintenant comment

opérait le Représentant de la Mort.

Il téléphonait à la victime, demandait de préparer une certaine somme qu'il irait chercher personnellement, à une heure dite.

Il prévenait naturellement qu'il serait inutile de tenter d'enrayer sa mission.

Il donnait cinq minutes pour faire la livraison de l'argent, une fois qu'il était en présence de ses victimes.

Si sa requête n'était pas exécutée dans le délai précité, tout sautait, le Représentant avec.

On savait maintenant tout cela et il va sans dire que les commentaires allaient leur train.

Comment pouvait-il se faire qu'un homme risque ainsi sa vie ?

Qui était le super-criminel qui avait imaginé une telle affaire ?

Comment faisait-il pour trouver des hommes qui allaient ainsi à une mort certaine ?

Comment opérait-il exactement ?

Car en effet, si on avait bien retrouvé les

cartes de visite des représentants de la Mort dans les débris de l'explosion, le corps lui-même du Représentant devait être réduit en morceaux tellement petits, qu'il n'y avait pas moyen de l'identifier.

À moins qu'il trouvât le moyen de disparaître en temps, sans qu'on ait jamais pu s'en apercevoir ?

Mais cette théorie ne tenait plus debout après l'attentat de la Compagnie de Finance Familiale.

Le film et les disques remplaçaient les témoins et étaient suffisants pour créer une certitude.

Le Représentant de la Mort lui-même périssait dans l'aventure.

C'était donc lui qui transportait la charge de dynamite qui causait l'explosion.

Mais comment ?

Mettait-il prosaïquement lui-même le feu à une mèche qui faisait tout sauter ?

Cela était impossible, car le film aurait donné les détails là-dessus.

Alors quoi ?

II

Le Sauveur

Les questions restaient sans réponse.

Ce qui n'empêchait pas les commentaires de se multiplier et les cris d'alarme de devenir de plus en plus pressants.

On reprochait à la police de ne rien faire pour mettre la main sur les auteurs des catastrophes.

Mais à vrai dire ce n'était pas aussi facile que cela.

On avait à lutter contre une intelligence supérieure, pratiquement géniale.

Le lendemain de l'attentat à la compagnie de Finance Familiale, Laurent Valin, le rédacteur en Chef du journal « Le Midi » fit demander son principal reporter, Benoît Augé, pour discuter de la situation.

– Que pensez-vous de tout cela, Benoît ?

– Je n'en sais réellement pas plus que vous.

J'ai fait tout mon possible pour enquêter, mais je suis à cent lieues de connaître le premier mot de l'énigme.

– Que faire alors ?

– Je vais continuer jour et nuit...

– Je comprends votre bonne volonté, mais je voulais vous parler d'autre chose.

– De quoi donc ?

– Vous avez eu plusieurs primeurs au cours de vos reportages sur les affaires où avait opéré le fameux Domino Noir.

– Oui, c'est bien vrai. J'ai déjà été assez heureux pour arriver à temps pour les dénouements de certaines affaires.

– Je ne veux pas être indiscret, Benoît, et d'ailleurs je comprends que le Domino Noir tient à garder l'incognito. Mais j'ai une faveur à vous demander.

– Allez, Chef.

– Il faudrait que nous nous mettions en relations avec ce fameux ennemi des criminels.

– Vous pensez qu’il pourrait faire quelque chose dans la présente situation ?

– Non seulement je le pense, mais je suis certain qu’il n’y a personne d’autre que lui capable de régler le cas.

– Vous croyez donc à son existence et ne faites pas comme tant d’autres qui ne consentent pas à admettre que c’est un homme en chair et en os, tout comme nous ?

– Mais je n’ai aucun doute là-dessus. C’est donc pourquoi je vous confie le soin de l’intéresser.

– Tout comme si je pouvais communiquer avec lui...

– Je le sais. Mais comme je vous le disais tout à l’heure, je ne cherche pas à savoir votre secret et respecte votre discrétion.

– Que voulez-vous donc exactement ?

– En un mot, je me fie à vous pour inciter le Domino Noir à se mettre en campagne contre le

terrible fléau qui s'abat sur Montréal actuellement. Il ne faut pas se faire d'illusion ; vous savez, s'il fallait que cela continue, la ville deviendrait en proie à un règne de terreur sans précédent.

Le jeune homme réfléchit pendant quelques minutes, puis déclara :

– Je vais faire l'impossible pour me mettre en contact avec ce détective surhumain et l'inciter à enquêter sur la situation.

– Voilà qui est bien ! Je vous remercie, Benoît.

Comme le journaliste se levait pour prendre congé de son chef, celui-ci le retint encore un moment !

– Et vous aurez la primeur des informations, n'est-ce pas ?

– Je ne puis vous promettre rien à ce sujet, Chef.

– Mais je sais que vous avez déjà apporté tellement de « scoops » au journal relativement aux activités du Domino Noir...

– C’était parce que j’étais assez heureux de me trouver sur les lieux de ses faits d’armes. Je ne puis rien lui demander, ni jamais abuser de sa confiance, s’il daigne me faire des confidences.

– Je comprends, mais tout de même il ne faudrait pas que vous oubliiez le journal...

– Soyez sans crainte : je suis un véritable journaliste et pense toujours à mon journal.

– C’est tout ce que je veux de vous.

– Merci, Chef. Maintenant, puis-je disposer ?

– Oui et je vous permets même de vous absenter aussi longtemps que vous le désirerez. Vous avez carte blanche pour vous procurer les renseignements nécessaires à vos articles.

– Dois-je comprendre en plus que je suis le seul reporter à couvrir cette affaire actuellement ?

– Exactement. Rien ne sera imprimé qui ne portera pas votre signature.

– C’est aussi ce que je voulais. Alors à Bientôt, Chef.

– Bonjour et bonne chance, Benoît.

*

Au dernier étage d'un gratte-ciel de la rue Saint-Jacques, vivait un jeune millionnaire dans un appartement du plus grand luxe.

Jeune encore, il avait hérité d'une fortune qu'on comptait par dizaine de millions et jusqu'à date on ne l'avait considéré que comme un membre de la Société montréalaise, qui apparaissait à tous les bals privés, fréquentait les Clubs les plus exclusifs et ne manquait pas une première importante.

Il s'agissait de Simon Antoine.

Benoît Augé en savait plus long cependant sur le compte du jeune homme.

Il n'ignorait pas que sous des dehors qui témoignaient plutôt de l'indolence, il était un des hommes les plus actifs de la Métropole.

Si son champ d'action était immense, très peu de privilégiés s'en doutaient.

Depuis plusieurs années, il avait entrepris une lutte à mort contre les principaux grands criminels qui surgissaient de temps à autre dans le monde interlope.

Il avait étudié, puis, donnant libre cours à ses aspirations de Justice, il avait entrepris de se poser en adversaire du crime à Montréal et dans tout le pays.

Jamais il n'avait permis à la publicité de s'emparer de son nom.

Quand il avait à se montrer au cours de ses combats contre la pègre, il apparaissait toujours revêtu d'un complet noir et portant sur la figure un masque de même couleur, d'où le nom dont on l'avait baptisé : Domino Noir.

En réalité Benoît Augé le connaissait intimement et était même son principal assistant.

C'était donc pour cette raison que le jeune reporter avait toujours les primeurs concernant les activités du Domino Noir, dans son journal.

Après sa conversation avec son Rédacteur en Chef, Benoît Augé se dirigeait donc

immédiatement vers l'appartement de Simon Antoine.

Pour lui la porte était toujours ouverte et il fut reçu immédiatement.

Simon Antoine avait même à la main le dernier numéro du « Midi », quand son visiteur entra et après l'avoir fait asseoir confortablement près d'un verre de Scotch, il lui dit aussitôt :

– On est inquiet, au « Midi », des activités du Représentant de la Mort.

Benoît Augé le regarda curieusement, puis demanda :

– C'est vrai, Simon. Mais dites-moi comment vous avez pu faire pour me parler de cela avant même que je ne dise un seul mot sur le sujet ?

– C'est pourtant très simple. Je viens de lire ton article d'aujourd'hui et j'ai vu que tu t'intéresses, comme d'ailleurs plusieurs journalistes, au problème qui fait vivre Montréal dans les transes actuellement.

– C'est vrai, mais...

– Alors tu as pensé que je pourrais faire

quelque chose...

– Et je sais que vous en êtes capable ; plutôt que vous êtes le seul homme à Montréal capable de contrôler la situation.

– C'est beaucoup me flatter, mon vieux. Mais je suis quand même heureux de la confiance que tu me témoignes.

– Elle ne pourrait être mieux placés.

– Merci encore une fois. Mais quelle est ton idée exacte sur le problème ?

– À vrai dire je ne sais pas du tout à quoi m'en tenir. Mais je vois maintenant que vous vous êtes occupé de l'affaire et c'est moi qui vous demande ce que vous en pensez.

– J'ai lu tous les journaux et ai même conversé longuement avec mon ami, le Chef de la Sûreté, au Club, hier soir. Mais cependant je n'ai pas encore d'idée arrêtée. C'est tout un problème, je te l'assure.

– Je vous le concède sans hésiter.

– Je suis même heureux de te voir aujourd'hui, car je voudrais discuter mon opinion avec toi.

– Vous avez donc étudié le sujet ?

– Comme je te disais tout à l’heure, je viens de commencer à le faire. Mais je t’avoue que je ne suis pas encore rendu très loin.

– Comment pensez-vous que le ou les criminels opèrent pour faire sauter les endroits où ils essaient de collecter de l’argent ?

– Je ne vois pas autre chose que de faire apporter la charge de dynamite par le délégué qui se présente avec la carte de visite si originale.

– Pensez-vous qu’il la dépose dans quelque coin... ?

– C’est impossible. Dans chaque cas, le représentant de la Mort a été réduit en charpie et on ne retrouve de lui que la fameuse carte, qui d’ailleurs est en métal, justement pour qu’elle soit retrouvée après l’explosion.

– Alors il apporte la dynamite dans une malle ou sur lui ?

– Je ne puis voir autre chose. Il doit avoir de la dynamite, soit un autre explosif très puissant, sur sa propre personne.

– Mais comment le contact est-il administré ?
Ce doit être très dur pour un homme de mettre
lui-même le contact à la charge, qui doit le
réduire en charpie le moment d'après ?

– Je ne crois même pas que cela soit possible.

– Alors... ?

– Le contact est mis à distance par un
opérateur qui se trouve en lieu sûr.

– C'est presque incroyable !

– Un génie en électricité pourrait bien avoir
inventé quelque genre de radio à ondes courtes,
qui serait employé à telle fin.

– Ce doit certainement être un génie.

– Je ne vois pas autre chose.

– Mais comment alors fait-il pour trouver
quelqu'un qui consente ainsi à aller à la Mort si
délibérément ?

– Ça, c'est un autre point que je n'ai pas
encore étudié à fond et qui d'ailleurs est très
difficile à expliquer. À date je vois deux choses
également probables.

– Quoi donc ?

– Tu sais qu’il arrive qu’un homme soit condamné à une mort prochaine par la tuberculose ou quelque autre maladie qui ne pardonne pas ? Suppose alors que le maître criminel ait trouvé quelques-uns de ces hommes, convaincus de leur mort prochaine. Pendant quelques mois il leur donne beaucoup d’argent pour leur faire profiter de leurs derniers moments et quand ils viennent sur le point de mourir, il les envoie dans ses terribles missions.

– C’est effroyable !

– C’est pas mal contraire à la nature humaine, en effet, mais je crois que cela peut être possible.

– Et l’autre solution ?

– Le criminel-chef peut avoir mis la main sur quelque drogue nouvelle qui réduise tellement la force de volonté de son commissionnaire, que celui-ci ne puisse pas résister à l’impulsion que lui donne l’autre et lui obéisse jusque dans la mort.

– Fantastique !

– Comment veux-tu expliquer cela autrement ?

– Je ne discute pas. Je trouve simplement ça tellement étrange que je me crois en présence de toutes les forces réunies de l’Enfer.

– Il s’agit en effet d’un suppôt de l’enfer et s’il y a moyen avant peu, je vais m’arranger pour l’y replonger.

– Vous avez donc décidé d’entrer contre lui ?

– Il le faut bien, mon vieux. Pourvu que je réussisse.

– Je n’ai aucun doute là-dessus.

– Merci de ta confiance, Benoît. Comme j’aurai besoin de collaboration étroite, je suis content que tu sois actuellement dans de telles dispositions.

– J’ai toujours été prêt à vous seconder dans toute la mesure du possible et cette fois, plus que jamais.

– Merci, mon vieux. Nous allons donc nous mettre à l’œuvre immédiatement.

III

Le criminel inventeur

– Vous devez avoir des doutes quelconques ?
demanda alors Benoît Augé.

– Oui. Comme je te disais tout à l’heure, en considérant toutefois que ma théorie d’un radio ou détonateur à ondes courtes soit la bonne, il faut rechercher un génie en électricité.

– Mais il faut en même temps qu’il s’agisse d’un criminel.

– L’élimination est donc plus facile.

– C’est bien vrai !

– J’avais un nom à l’esprit et ce matin je suis allé à la Bibliothèque Municipale consulter de vieux journaux concernant un certain Gustave Labine.

– Je me souviens. Il y cinq ans, il a fait parler de lui dans tout le pays à cause de ses expériences avec les ondes courtes.

– Tu dois te souvenir aussi qu’il avait été emprisonné après qu’on l’eût convaincu de neutraliser les sonneries d’alarmes de certaines banques où des vols à main armée furent effectués ?

– Je vous suis.

– On avait parlé dans le temps d’un appareil qu’il aurait inventé, lui permettant de neutraliser l’opération des sonneries à l’aide d’un rayon qu’il transmettait à distance par ondes courtes.

– Je me rappelle tout cela. Mais Labine est encore à Saint-Vincent de Paul actuellement, purgeant une sentence qui n’est encore qu’à moitié satisfaite...

– Au contraire, Labine est sorti depuis cinq ou six mois.

– Il est bien étrange que personne n’en ait parlé. Aucun journal n’a rapporté le fait, j’en suis bien certain. Vous comprenez...

– Je sais que tu aurais été au courant, dans le cas où la chose aurait été rendue publique. Il n’y a eu aucune publicité de faite au sujet de l’élargissement du type.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu’il prétendait vouloir se refaire une réputation en travaillant sérieusement.

Mais c’est pourtant drôle qu’on l’ait relâché si vite ?

– Beaucoup d’influences ont pesé de son côté.

– Qui donc pouvait s’occuper ainsi de son sort ? Il avait donc des amis ? À moins que ce soit des parents riches ?

– Pas exactement. Il n’y a qu’un seul homme qui a réussi le tour de force de le faire mettre en liberté ainsi.

– Il a dû faire des pieds et des mains...

– C’est un type très influent et immensément riche.

– Mais qui donc ?

– Samuel Grinsky.

– Vous ne me dites pas ? Pas ce Juif qui a une réputation de financer les entreprises criminelles les plus importantes ?

– Justement.

– Mais il doit être connu, à Ottawa. Je me demande bien comment il a pu convaincre le Ministère de la Justice de relâcher Labine ?

– Je ne veux pas dire qu’il a acheté le pardon de Labine, mais il a des influences, tu sais, et il a dû jouer un acte auquel on s’est laissé prendre.

– Comment donc ?

– Supposons, par exemple, qu’il a insisté sur les bonnes intentions futures de Labine, qu’il a déclaré qu’il était maintenant prêt à répondre de sa conduite, qu’il voulait même l’aider à travailler à des inventions profitables à l’humanité entière, à la guerre, par exemple...

– C’est en effet dans le domaine du possible.

– Je ne vois pas d’autre explication. Car je sais pertinemment que Ginsky est l’homme qui a fait les démarches pour la libération de Labine et a réussi.

– Alors il y aurait une relation entre les deux hommes ?

– Je ne serais pas surpris. J’y crois même.

– Ceux qui connaissent Grinsky ne peuvent s’imaginer en effet qu’il aurait fait cela simplement pour l’avancement de la science. Il faut qu’il ait des intentions profitables.

– Supposons que Labine ait inventé, au cours de ses années de prison, ou avant d’y entrer, la machine qui terrorise maintenant Montréal...

– Tout s’expliquerait de la part de Grinsky ?

– Justement.

– Alors il faut s’en prendre à Grinsky et localiser Labine.

– Je sais où se trouve Labine.

– Vous avez travaillé fort depuis hier, d’après ce que je vois.

– Ce ne fut pas difficile, tu sais. Mon ami le Chef de la Sûreté m’a fourni les renseignements sans s’en douter.

– Je suppose que Labine, étant libéré avant

l'expiration de son terme, est obligé de se rapporter encore à la police ?

– C'est justement le cas. Je sais ainsi l'adresse de Labine.

– Et où demeure-t-il ?

– Dans un laboratoire que lui a monté Grinsky. Il n'en sort pratiquement pas. D'ailleurs quand il en franchit la porte, ce n'est que pour aller se promener dans les environs, sur la propriété même de Grinsky qui est voisine.

– Alors Grinsky le garde sous son œil ?

– Il lui a même fourni un assistant, qui a l'air plutôt d'un gardien que d'un ingénieur.

– La conclusion est donc bien simple. Labine a été libéré par Grinsky, parce que celui-ci attendait quelque chose de lui. Et quand Grinsky fait ainsi des placements, comme les dépenses inhérentes à la libération et à l'installation du laboratoire, c'est parce qu'il en retirera mille pour un.

– L'histoire du Représentant de la Mort serait suffisante pour le rembourser, car tu comprends que maintenant que l'opinion est fixée, on va

payer, sans risquer de sauter comme les trois compagnies déjà menacées.

– Vous avez raison sur toute la ligne.

– Tu crois donc que ma théorie est fondée ?

– J'en suis certain, Simon. Vous êtes certainement un génie vous aussi. Mais un bon génie par exemple.

– Il ne faut pas se faire des compliments pour rien. Mais je suis content de voir que mon explication de la situation te semble vraisemblable.

– Il n'y a certainement pas d'autre solution.

– Il faut tout de même commencer par un bout et travailler dessus.

– Vous êtes certainement sur la bonne piste.

– Comme ça, tu ne vois absolument rien qui cloche ?

– Pas la moindre chose. Que voulez-vous faire maintenant ? Vous savez que comme toujours, je suis à votre entière disposition ?

– J'ai besoin de toi. Tu vas me trouver quatre

appartements dans un immeuble qui a une cour intérieure.

– Hum ! ce ne sera pas si facile. Avec le problème de la rareté des logis actuellement.

– Il le faut quand même.

– De grands ou de petits appartements ?

– Je ne fais pas de différence sur la grandeur. Il n'y a que la disposition qui m'intéresse.

– Qu'est-ce donc ?

– Je veux en avoir deux sur un côté de la cour et deux de l'autre. Il faudra que les deux de chaque côté soient l'un au-dessus de l'autre.

– C'est de moins en moins facile. Mais je vais faire mon possible. Je vais me mettre en quête d'une maison neuve. Pour quand faut-il que cela soit prêt ?

– Aujourd'hui même. C'est-à-dire que je commencerai la lutte aussitôt que tu m'auras procuré ces appartements.

– Je vais faire l'impossible et vous donnerai des nouvelles tout de suite après.

– Ce n'est pas tout. J'ai autre chose.

– Pas encore des appartements ?

– Tu vas t'arranger avec le concierge pour qu'il loue un des appartements du haut en face de celui que je serai supposé occuper dans le bas, en face.

– Mais vous attendez donc quelqu'un là ?

– Oui. Donne un nom quelconque et paye trois mois en avance s'il le faut.

– Pour les quatre appartements ?

– Oui. Arrange-toi avec le locateur cependant pour qu'il ne paraisse y avoir qu'un appartement encore à louer, celui que je veux que nos ennemis futurs occupent.

– Ainsi, en résumé, je loue quatre appartements, deux en face des autres. Vous en occuperez un. Celui au-dessus restera libre ainsi que celui en face. Nous permettrons au concierge de louer l'appartement du haut en face du vôtre ?

– C'est tout à fait cela. Il ne faut pas par exemple que cela paraisse que j'aie moi-même, sous un nom d'emprunt si tu veux loué les quatre

appartements...

– Je prendrai les trois autres au nom de personnes fictives.

– Très bien, cela !

– Nous louerons pour le même prix, je suppose ?

– Non, le double. Et dis au concierge que le loyer sera pour lui s'il s'acquitte de sa tâche discrètement.

– Il n'y a pas de danger à ces conditions-là. Je pars donc immédiatement. À moins que vous n'ayez d'autres recommandations à me faire ?

– Aucune. Va au plus vite et reviens me rendre compte de ta mission.

IV

Encore le Représentant de la Mort

Simon Antoine se mettait à table pour son repas du soir, quand son ami Augé revint à son appartement.

– Et puis les logements ? demanda le jeune millionnaire en souriant.

– Beaucoup plus chanceux que je ne pensais.

– Tu as donc trouvé ce qu’il me fallait ?

– Exactement. Mais je ne vous cache pas que j’ai visité plusieurs conciergeries.

– Où est-ce ?

– Sur Côte des Neiges ; et j’ai fait la location sous le nom de Louis Turcot.

– Ainsi je m’appelle maintenant Louis Turcot ?

- C'est bien cela.
- Je suis bien satisfait. Nous allons entrer en campagne dès ce soir.
- Comme ça je fais partie de l'expédition ! J'en suis bien heureux.
- Ce sera assez dangereux.
- Qu'est-ce que cela m'importe ! J'en ai déjà vu d'autres.
- Mais cette fois, nous avons affaires à des criminels comme je n'en ai jamais vus.
- Ce ne sera que plus intéressant.
- Tant mieux, si tu le prends de cette façon.
- Quand partons-nous ?
- Nous allons commencer par prendre un bon repas et vers les onze heures du soir nous irons rendre visite à Samuel Grincky.
- Vous n'oubliez jamais de manger très bien, même au milieu de vos travaux les plus délicats...
- J'aime manger. D'ailleurs cela te prépare tu sais.

– Je suis bien d'accord.

*

À onze heures exactement, Simon Antoine, après avoir altéré les traits de son visage à l'aide d'un habile maquillage, se présenta à la porte du financier Juif.

Celui-ci vint lui-même lui répondre, car ses domestiques devaient être couchés.

– Je trouve qu'il est passablement tard pour venir relancer un homme chez lui, au moment même où il va se mettre au lit, dit Grinsky en faisant entrer son visiteur.

– Vous avez reçu un téléphone ce soir au sujet du représentant d'une compagnie spéciale... ?

– Vous ne voulez pas dire... ?

Les traits du financier s'altérèrent considérablement à ce moment-là.

– Je viens en effet livrer la Mort, monsieur Grinsky.

– Venez dans mon bureau, fit Grinsky en tremblant de plus en plus.

Il n’y avait personne dans la pièce et Grinsky s’assit tandis que Simon Antoine, ou le Domino Noir si l’on préfère, restait debout en face du pupitre.

– Que me voulez-vous ? demanda Grinsky.

– Ce sera \$100 000 pour vous comme pour les autres. Nous n’avons qu’un prix.

– Mais je ne les ai pas.

Regardons dans votre coffre-fort.

– Je peux bien l’ouvrir, mais je sais que vous ne trouverez pas la dixième partie de cela ici.

– Voyons quand même.

Grinsky ouvrit en effet son gros coffre.

Mais il n’y avait que des filières contenant des billets signés par toutes les personnes que pressuraient le financier malhonnête.

– Qu’est-ce cela ? demanda le visiteur.

– De l’argent que j’ai prêté.

– Alors je vais prendre les billets en surplus du \$100 000.

– Mais c’est du vol ! Vous me ruinez !

– Combien de personnes n’avez-vous pas ruinées et pressurées jusqu’à la mort. Ce ne sera que change pour change.

– Jamais je ne consentirai à cela !

Le Juif était pâle comme la mort, mais il crânait cependant encore.

– C’est à prendre ou à laisser.

– Que voulez-vous dire ?

– Dans cinq minutes nous sautons, si nous n’en sommes pas venus à une entente.

– Qui me dit que vous êtes véritablement le Représentant de la Mort ?

Le visiteur exhiba alors son portefeuille qui contenant la petite carte d’acier, avec les mots funestes : La MORT : Livraison personnelle C..O.D

Grinsky ouvrait les yeux grands et semblait maintenant dans le doute sur ce qu’il devait faire.

– Vite allez, insista le visiteur.

– Je suis prêt à verser l’argent, mais je ne l’ai pas ici. Il faudrait que je vous revoie demain où que je vous la fasse parvenir. Vous comprenez, on ne peut s’attendre qu’un homme garde une aussi grosse somme chez lui.

– Cela a du bon sens. Nous allons remettre cela à demain soir.

– Vous viendrez ?

– Je ne sais trop. Peut-être que je vous ferai apporter le tout dans un endroit que je vous désignerai.

– Que voulez-vous que je fasse alors ?

– Rassemblez les \$100 000 et attendez mon téléphone ici, au cours de la soirée.

– Je ferai cela.

Il allait se lever, quand le Domino Noir prit les filières de billets pour les mettre sous son bras.

– Vous ne pouvez faire cela ! s’exclama Grinsky.

– Non. Et pourquoi donc ? Je suis maître de la

situation.

– C'est ce que vous pensez !

On aurait dit que le financier redevenait lui-même et qu'il allait maintenant passer à la menace, à son tour.

– Tiens ! Tiens ! des arguments maintenant.

Grinsky le considéra pendant un moment sans parler, puis déclara lentement :

– Rien ne vous sert de tenter de me m'en imposer plus longtemps. Vous n'êtes pas le représentant de la Mort.

– Vous êtes brave. Plusieurs personnes ont douté de cela avant vous, Grinsky, mais elle ne vivent plus maintenant.

– À l'aide ! cria alors Grinsky.

Aussitôt deux hommes, revolvers au poing, se montrèrent auprès du pupitre.

Ils s'étaient dissimulés derrière des draperies, qui encadraient une fenêtre.

Grinsky avait donc pris ses précautions.

D'un autre côté ce geste affirmait la théorie du

Domino Noir et il en était très satisfait.

S'il n'avait pas eu peur du Représentant de la Mort, c'était nécessairement parce qu'il savait qui était en dessous de l'affaire.

La situation devenait donc de plus en plus critique et il n'y avait plus qu'un moyen pour le Domino Noir de s'en tirer.

Il avait prévu l'occurrence naturellement, puis qu'il l'avait fait naître.

Calmement donc, il envisagea les deux forts-à-bras, les regarda pendant quelques instants en silence, puis dit :

– Je comprends que vos services ont été retenus par monsieur Grinsky pour le protéger ce soir. Il avait été prévenu de ma visite et m'attendait.

– Et vous ne me ferez pas ce que mes malheureux confrères ont subi, s'exclama Grinsky.

– Comme si vous pouviez vous en tirer, reprit le Domino en souriant.

– Je n'ai qu'un mot à dire et mes hommes vont

tirer...

– Mais ils doivent pourtant savoir que je porte sur moi une charge de nitroglycérine capable de les réduire en charpie, tout aussi bien que moi. Le premier coup de revolver aura pour effet de faire sauter la maison et s'ils se contentent de me faire prisonnier, le détonateur va opérer à la volonté de mon maître qui n'attend que la fin de cette entrevue pour décider que faire.

Les deux hommes se regardèrent et leurs mains commencèrent à trembler.

Le Domino Noir comprit qu'il avait pratiquement gagné son point et ne perdit pas de temps pour ajouter :

– Vous avez juste le temps de vous enfuir, mes vieux, avant de sauter avec moi. Préférez-vous vivre encore ou si vous tenez à périr victimes de votre entêtement à obéir à Grinsky ?

Ils ne dirent pas un mot et soudain, remettant leurs armes dans leurs poches, partirent à toute vitesse.

Grinsky fit une méchante grimace et porta

aussitôt la main sur le tiroir de son bureau.

Mais le Domino Noir avait prévu le geste et déjà son gros revolver couvrait le financier.

– Pas de geste malencontreux, dit-il. Ce soir j'emporte les billets et demain je veux l'argent.

– Mais à quoi les billets peuvent-ils vous servir ? Il ne sont pas endossés par moi ?

– Je saurai bien en disposer facilement. Je connais les affaires, moi aussi. Je n'ai qu'à les offrir aux signataires pour la moitié du prix et vous allez voir que ce ne sera pas long avant que je n'ai récolté une véritable petite fortune par ce moyen.

– Voleur, va !

– Tiens, voilà qu'on en vient aux grands mots maintenant ! Entre confrères pourtant, il ne faudrait pas se chercher noise.

Le Domino sortit alors de la pièce, le sourire aux lèvres et en promettant de téléphoner le lendemain, pour l'argent.

À l'heure du lunch, la journée qui suivit cette entrevue du Domino Noir avec Samuel Grinsky,

Simon Antoine dînait avec son ami, le Chef de la Sûreté, au Club Saint-Denis.

– Et puis, Chef, avez-vous fait des progrès au sujet des affaires de bombes ? demanda le jeune millionnaire.

– Je ne sais rien encore des criminels, mais ils sont encore à l'œuvre.

– Ils vont donc s'attaquer à d'autres victimes ?

– Ça m'en a tout l'air.

– Comment ça donc ?

– Trois financiers ont été visités hier soir par un représentant de la Mort et j'ai bien peur d'avoir encore quelques catastrophes à enregistrer avant la fin de la journée.

– Mais comment cela ? Est-ce qu'on aurait changé de tactiques ? Vous me dites que des gens ont été visités et qu'il y aurait rien eu encore. D'habitude quand le représentant se montre, il fait tout sauter, à moins qu'on ne verse une certaine somme d'argent dans le délai qu'il fixe lui-même ?

– C'est bien vrai. On agit différemment

maintenant, mais je n'en crains pas moins de mauvaises nouvelles d'une heure à l'autre.

– Vous n'avez aucun doute sur ces nouvelles menaces ?

– Que voulez-vous dire ?

– Si d'autres bandits s'étaient servis des méthodes employées par les premiers afin de profiter de la tension d'esprit créée par les explosions précédentes et s'étaient contentés de faire des menaces...

– C'est fort possible. Aussi j'ai posté des hommes, car on doit revenir chercher l'argent aujourd'hui même.

– Le jour ou le soir ?

– Cet après-midi même.

– Vos hommes doivent être effrayés ?

– Non seulement les financiers menacés, mais mes policiers aussi. Je vous avoue que j'ai même eu de la peine à me trouver assez de monde pour couvrir les endroits que je veux faire surveiller.

– Cela va de plus en plus mal ?

– C'en est même rendu à un point où il faut que je réussisse quelque chose, si je peux conserver mon poste.

– Vous devez avoir quelque indice au moins ?

– Pas le moindre. C'est le pire de toute l'affaire.

– Je comprends que ma question a été indiscreète et que je n'aurais pas dû la poser.

– Mais pas du tout ! Je vous le dirais si j'avais quelque chose.

– Savez-vous alors que ce n'est pas drôle du tout.

– C'est même pire que cela. Je n'envisage aucun moyen pour mettre un frein aux activités de ces super-criminels.

V

Les soupçons se confirment

À ce moment, un chasseur du Club vint prévenir Simon Antoine qu'il était demandé au téléphone.

Il s'agissait de Benoît Augé qui avait été envoyé en mission spéciale.

– Du nouveau ? demanda Simon Antoine.

– Oui.

– Au sujet de Grinsky ?

– Il a passé une partie de l'avant-midi dans le laboratoire de Labine.

– Tu n'as pas pu entendre leur conversation naturellement ?

– Non, mais j'ai compris que Grinsky était inquiet de quelque chose, car il paraissait d'une

nervosité extrême.

– As-tu pu observer passablement bien ?

– J'étais sur le toit, comme vous m'aviez prescrit et de là, je voyais tout ce qui se passait sans le moindre danger pour moi

– Est-il venu d'autres personnes pendant ce temps-là ?

– Oui, les deux types que j'ai vu sortir de la maison de Grinsky hier soir, pendant que vous étiez vous-même à l'intérieur.

– Tu te rappelles qu'ils nous ont suivis à notre appartement ?

– Précisément.

– Sont-ils restés longtemps ?

– Environ une demi-heure.

– Tu n'as aucune idée de ce qu'ils disaient ?

– De prime abord je ne comprenais pas très bien, mais ce que j'ai appris par la suite m'a passablement renseigné.

– Commence par le commencement.

– Ils faisaient des gestes pour indiquer qu'on voyait de haut en bas.

– Je me demande s'ils ne référaient pas l'appartement...

– Je suis certain qu'il était question de cela.

– As-tu eu des nouvelles du concierge ?

– Justement.

– Tu ne me dis pas qu'ils sont allés louer l'appartement que nous avons réservé à cette fin ?

– Oui, Simon. Qu'en pensez-vous ?

– C'est le succès assuré ! Cela te dit quelque chose, n'est-ce pas ?

– Je suis persuadé que vous aviez raison.

– Ils ont dû se reprendre après être sortis de la maison de Grinsky et m'attendre. Ils nous ont suivis à l'appartement et ont pris des renseignements. Ils ont ensuite communiqué avec Grinsky et lui ont donné notre adresse.

– Je me demande encore comment vous avez bien pu faire pour imaginer toute cette affaire, et

surtout en si peu de temps.

– C'est le métier, tu sais. Je suis bien content. Les choses prennent une bonne tournure. Ce soir ce sera la fin de la livraison personnelle de la Mort C.O.D.

– Vous êtes donc certain de la réussite de votre plan ?

– Cela dépendra de toi et de Marthe Bouché. Car je veux lui demander de t'aider dans la mission que j'ai à te confier.

– Vous ne pensez pas que c'est trop dangereux pour la jeune fille ?

– Non. Le danger sera pour moi seulement, car vous aurez le temps de vous sauver avant l'explosion, s'il y en a une qui se produit..

– Vous ne me dites pas que vous allez rencontrer vous-même le Représentant de la Mort ?

– Absolument, et il aura alors sa charge d'explosifs.

– Mais c'est trop risquer !

– C’est pourtant le seul moyen de réussir.

– Laissez-moi jouer votre rôle. Je ne puis me résoudre à vous laisser exposer ainsi.

– C’est moi qui y verrai et sois sans crainte. Tout ira bien.

– Comment allez-vous faire ?

– Je t’expliquerai cela au cours de l’après-midi. Viens me voir chez moi, vers les trois heures.

– Et Marthe ?

– Je viens de changer d’idée. Tu es capable de tout faire seul. Et je crois réellement qu’elle ne serait pas essentielle à la réussite de l’affaire.

– Je suis bien content de votre décision, car j’avais réellement peur pour elle.

– Et tu serais assez nerveux pour manquer quelque chose dans ce que j’ai à te demander.

– Dans tous les cas, j’aime mieux travailler seul.

– Très bien alors. Viens me voir à l’heure fixée.

*

Quand Benoît Augé arriva le Domino Noir venait de compléter son plan.

Il était de bonne humeur et reçut son ami le journaliste comme il savait si bien le faire.

– Tu n’as pas trop peur, au moins, Benoît ? demanda Simon Antoine.

– Mais pas du tout et je vous assure que j’ai hâte.

– Tu n’as qu’à attendre à onze heures, ce soir, et quelques minutes après tout sera fini.

– J’espère que je serai en temps pour mon article de demain midi.

– Tu peux en écrire un immédiatement pour dire que le Domino Noir a donné rendez-vous au Représentant de la Mort, pour ce soir et qu’il donnera le nom du criminel la journée suivante.

– Vous pensez que je peux notifier dès maintenant mon Rédacteur ?

– Sans aucun doute. Mais il faut absolument que personne d'autre ne sache un seul mot de cela avant la fin de la soirée car la moindre indiscretion pourrait faire rater notre plan.

– Vous connaissez le Rédacteur. Je crois bien qu'on peut se fier à lui.

– C'est également mon idée.

Le jeune reporter téléphona à son journal et il va sans dire que son Chef tenait à avoir d'autres renseignements, mais il dut se résigner à attendre au lendemain, pour les détails.

Ensuite Benoît Augé, sans dire d'où il appelait naturellement, téléphona d'après les instructions de Simon Antoine, au Chef de la Sûreté, pour lui dire de se rendre à onze heures et un quart devant la maison-appartement où le Domino avait établi sa trappe.

Il promit de lui livrer les criminels responsables des explosions récentes qui avaient fait naître la terreur à Montréal.

Une fois de nouveau assis devant le Domino Noir, Benoît Augé demanda :

– Vous êtes maintenant convaincu que Grinsky est au fond de tout cela ?

– Avec Gustave Labine.

– Mais comment avez-vous acquis cette certitude ?

– Tu sais que j’ai visité Grinsky hier soir, ainsi que trois autres financiers, sous les apparences du Représentant de la Mort ?

– Oui.

– Eh bien ! trois seulement ont appelé la police pour demander assistance. Et seulement ceux à qui j’avais donné rendez-vous pour cet après-midi.

– Cela veut dire que Grinsky seul, parmi les quatre, ne s’est pas plaint à la Police.

– Exactement, et il a une bonne raison pour cela.

– Parce que c’est lui.

– Et surtout parce qu’il a trouvé le moyen de venir à bout de moi.

– Comment donc ?

– Il va m’envoyer son représentant ce soir, à onze heures.

– Pourquoi précisément à onze heures.

– Parce que je l’ai invité pour ce moment-là et que je vais lui en reparler encore.

– Tout cela est très habile et je suis certain que vous allez réussir. Mais quel rôle me réservez-vous ?

– Tu vas te cacher dans l’appartement au-dessus du mien, ce soir, au moment où j’attendrai mon visiteur.

– Et vous regarder sauter... ?

– Je n’ai pas la moindre envie de subir le sort qu’on me réserve.

– Comment allez-vous faire alors ?

– Nos types vont m’observer pour voir si je suis bien dans l’appartement en bas. Ce leur sera facile à travers la cour intérieure.

– Et moi ?

– Tu te tiendras au courant de l’homme qui va sortir de l’appartement loué par les bandits et

quand il passera auprès du tien pour descendre l'escalier, tu t'empareras de lui.

– Mais même si je le tiens en respect avec un revolver, cela ne nous avancera pas beaucoup, car il sautera à l'heure fixée.

– J'ai pensé à cette question dans tous ses détails. J'en suis donc venu à m'imaginer que les explosifs sont attachés autour de lui et qu'il y a un détonateur d'installé à un endroit. Il s'agira donc pour toi d'enlever le détonateur.

– Et si je ne le trouve pas ?

– Il te faudra le trouver, car sans ça nous sautons tous. Tu pourras faire tout ce que tu voudras au type, mais il faut que la charge d'explosifs soit neutralisée.

– Je suis bien d'accord avec vous.

– Il y a aussi l'appareil récepteur d'ondes courtes qui sera attaché au détonateur. En enlevant cela, tu neutraliseras l'effet également.

– Je ferai donc l'un ou l'autre.

– Oui.

– Après, il faudra que l’homme continue à mon appartement quand même.

– Et s’il ne veut pas ?

– Il faut que tu le convainques.

– Et les arguments ?

– Explique-lui qu’il aura l’impunité, s’il t’aide à arranger le détonateur ou le petit radio. Ensuite explique-lui qu’il faut absolument qu’il se rende jusque chez-moi afin de détourner les soupçons sur son chef et conserver ainsi la vie.

– C’est bien vrai. En lui entrant dans la tête que nous mettrons la main sur son Chef, il ne le redoutera plus rien et sera prêt à faire quoique ce soit pour sauver sa vie.

– Car tu dois bien t’imaginer que si ces types vont ainsi à la mort, ce n’est pas parce qu’ils aiment cela, mais bien parce qu’ils sont obligés.

– Je vois la scène d’ici. Alors comptez sur moi.

– Ne perds pas de vue qu’il s’agit là d’une mission extrêmement difficile et qu’il va te falloir être très habile.

– Je comprends. Mais après que j'en aurai fini avec le type, que devrais-je faire ?

– Tu viendras me rejoindre aussitôt dans l'appartement. N'oublie pas de tenir ton revolver à la main, car il y aura probablement une petite fusillade quand l'autre verra que son explosion ne se produit pas.

– J'imagine que ce sera toute une surprise pour lui.

– Il va devenir nerveux et va comprendre qu'il joue sa vie. Alors pas de quartiers.

– Vous pensez que Grinsky sera là en personne ?

– Il le faut, car je ne crois pas qu'il se fie à Labine, surtout pour une affaire comme celle-là.

– Pensez-vous qu'il croit avoir affaire au Domino Noir ?

– Il n'y a rien qui indique cela. Il doit plutôt penser qu'un ou deux bandits habiles ont cherché à profiter de l'impression qu'il avait produite pour pressurer des gens riches.

– Il a dû trouver cela bien drôle, quand il vous

a vu arriver ?

– Sans aucun doute. Mais j’ai compris qu’il ne pouvait pas expliquer toute l’affaire à ses deux gardes corps. C’était réellement le plus drôle de toute la situation, hier soir.

Vous avez quand même risqué beaucoup cette fois-là.

– Qu’importe ? Je suis de taille à lutter avec tous les Grinsky du monde.

– Pour ça, j’en suis certain.

– Ainsi tu es prêt ?

– Naturellement.

– Alors partons pour la maison-appartement. Il y a des téléphones dans chaque logement ?

– Oui.

– Tu n’entreras pas avec moi. Tu vas aller directement en haut et surveiller attentivement ce qui se passe en face de toi. Fais bien attention de ne pas te laisser voir. Il faut qu’on croie que personne n’habite cet appartement.

– Il n’y a pas de danger. Comptez sur moi.

– Alors tu me tiendras au courant de tout ce que tu pourras découvrir. Je ne crois pas cependant que tu trouves bien de quoi avant onze heures ce soir.

– Je vais surveiller tout de même attentivement.

– Très bien. Partons alors.

VI

Moments suprêmes

Quelques minutes à peine après s'être installé confortablement dans l'appartement du bas, Simon Antoine reçut un téléphone de son ami Augé.

– Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Antoine.

– Il y a trois personnes dans l'appartement d'en face.

– Tu n'as pas pu voir de qui il s'agissait ?

– Ce sont Grinsky, Labine et un autre que je ne connais pas.

– Tu es bien certain que Grinsky est là ?

– Absolument.

– Diable ! Je me demande si tout va bien. Je crois que nous sommes repérés.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Parce qu'il est supposé attendre mon téléphone chez-lui.

– C'est pourtant vrai.

– Laisse faire. Que veux-tu ? Continue ta surveillance et surtout tiens-moi bien au courant de tout ce que tu verras.

– Soyez sans crainte.

– Es-tu bien certain que personne ne t'a vu entrer ?

– Je me suis servi de l'échelle de sauvetage en arrière et n'ai pas fait de lumière. Je puis vous garantir que personne ne se doute de ma présence, là.

– Ont-ils l'air de se dissimuler ?

– Pas beaucoup. Ils regardent en bas par exemple continuellement.

– C'est bon signe cela au moins.

– Tenez, je viens de voir que Grinsky s'en va. Oui, c'est bien cela. Heureusement que mon téléphone est bien placé. Il s'engage dans le

corridor.

– Je t’assure que cette nouvelle fait mon affaire. Car un moment j’ai eu peur. On ne t’entend pas me parler du moins ?

– Pas du tout. Je parle très bas et suis assez loin pour qu’on ne m’entende pas.

– Je te laisse alors et attendrai de tes nouvelles, dès que tu auras trouvé autre chose.

– Très bien.

*

Le Domino Noir attendit une bonne demi-heure, puis appela Samuel Grinsky.

Le financier n’était pas chez-lui et on demanda le numéro de celui qui appelait.

Bravant jusqu’à la dernière minute, le Domino Noir expliqua qu’il s’agissait d’un visiteur que monsieur Grinsky avait reçu hier soir et donna son numéro sans hésiter.

Il comprenait en effet qu’il ne s’agissait que

d'un stratagème de Grinsky pour apprendre son numéro de téléphone et ensuite vérifier par quelque moyen habile d'où on l'appelait.

Maintenant si Grinsky avait eu des doutes sur la location de son adversaire, il serait parfaitement convaincu.

Cela ne pouvait d'ailleurs créer aucun inconvénient dans le plan du Domino Noir, car il aurait quand même à donner son adresse plus tard afin de demander qu'on lui envoie l'argent.

Quelques minutes à peine après avoir refermé son téléphone, la sonnette retentit.

Cette fois c'était Grinsky.

Il semblait énervé, mais le Domino Noir savait à quoi s'en tenir.

Ce n'était rien autre que de la dissimulation et lui même se montra brave à l'extrême.

– Vous avez trouvé mon argent, Grinsky ? demanda-t-il.

– Oui. Allez-vous venir le chercher ?

– Je ne me déplace pas deux fois pour la

même chose. Vous allez me l'envoyer ici, la Côte des Neiges.

Il donna l'adresse en détail, puis ajouta :

– Vous comprenez mes instructions, n'est-ce pas ? Je veux que vous envoyiez un homme seul et surtout ne tentez pas de farce : cela ne vous avancerait pas.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne veux pas que vous avertissiez la Police. Autrement les pauvres diables que vous enverriez ici mourraient dans l'explosion qui se produirait...

– Je ne pense pas à cela du tout.

– Vous êtes mieux, car vous-même ne seriez pas épargné.

– Comment cela ?

– Vous savez bien que vous recevriez un autre Représentant de la Mort ?

– Je ne veux pas. Je vous promets de faire selon vos instructions.

– C'est mieux.

- Dois-je envoyer l’homme tout de suite ?
- Non, car je sors.
- À quelle heure alors ?
- À onze heures précises.
- Mon homme y sera avec la somme.
- C’est mieux, car à onze heures et cinq, je me mets en route pour chez-vous.
- Non ! Non ! ne faites pas cela !
- Très bien. Je vous attends à onze heures précises.

Puis le Domino Noir ferma la connection téléphonique.

Maintenant, il lui fallait sortir s’il voulait donner le change à ses guetteurs, qui seraient certainement informés du téléphone qu’il venait de faire à Grinsky.

Il y avait Benoît Augé cependant qui tenterait probablement d’appeler aussi.

À un moment donné, il mit la main sur l’appareil mais la retira aussitôt sans faire l’appel.

En effet la cloche dans l'appartement où se trouvait Benoît pourrait donner l'éveil chez les voisins d'en face.

Il prit donc la décision de partir immédiatement.

En restant il risquait de recevoir sa visite trop tôt, ou du moins on pourrait croire à quelque stratagème de sa part.

Tandis qu'en partant et en ne revenant que vers les onze heures, les autres qui auraient connaissance de sa sortie, se tiendraient prêts pour onze heures seulement.

Il referma donc la lumière et sortit négligemment.

Une fois dans la rue, il constata qu'une machine le suivait, mais il s'arrangea bientôt pour la semer en chemin, sans laisser voir naturellement qu'il se croyait suivi.

*

Il profita de l'occasion pour filer au Club Saint-Denis où dînait généralement le Chef de la Sûreté.

Quelques moments passés avec lui le renseignerait probablement sur ce qu'il entendait faire au sujet du téléphone de Benoît Augé, plus à bonne heure dans l'après-midi.

Il était là en effet.

Aussitôt qu'il aperçut son ami Antoine, il le rejoignit pour lui dire presque à l'oreille :

– J'ai quelque chose de très intéressant à vous apprendre.

– Vraiment ! Je commence à être curieux, car vous m'avez l'air de très bonne humeur : ce doit être quelque chose de très, très bien ?

– On m'a promis la livraison ce soir du bandit qui est à la tête des attentats à la dynamite.

– Pas possible !

– Je pense que je puis avoir confiance en vous, à ce sujet... ?

– Naturellement. Mais je ne voudrais pas être

indiscret.

– Pas du tout. Au contraire. Je suis tellement content de ce qui vient de m'arriver, qu'il faut que j'en parle à quelqu'un.

– Allez d'abord.

– J'ai reçu un téléphone cet après-midi d'un jeune reporter que vous connaissez sans doute, car il me semble l'avoir vu en votre compagnie assez souvent.

– De qui s'agit-il donc ? Je connais en effet intimement plusieurs représentants de la Presse.

– Benoît Augé.

– C'est en effet un de mes bons amis.

– Vous savez qu'il a presque toujours les primeurs sur les merveilles de détection criminelle qu'opère le Domino Noir ?

– Je l'ai constaté en effet dans son journal. Mais je crois qu'il n'est pas très loquace généralement sur la façon dont il se procure ces primeurs.

– Je l'ai questionné moi-même là-dessus et il

est toujours très évasif. Mais cette fois, c'est lui-même qui m'a appelé au nom du Domino Noir pour me dire d'être à un certain endroit de la Côte des Neiges, ce soir à onze heures quinze minutes, que le Domino Noir me livrera là l'auteur des catastrophes.

– Comme ça le Domino Noir s'en mêle... ?

– Je vous avoue bien qu'il n'y avait que lui pour trouver la solution du problème.

– Vous avez donc confiance ?

– Naturellement.

– Tant de gens pourtant croient que ce n'est qu'un mythe.

– Ils ont tort. Même je puis vous avouer que plusieurs crimes, censés avoir été éclaircis par la Sûreté, ne l'ont été que par lui.

– Il n'est donc pas très fier ?

– Pas le moins du monde. Je vous assure qu'on pourrait l'appeler un véritable bienfaiteur de l'humanité et en même temps le plus modeste d'entre eux. Jamais il ne recherche la moindre publicité. On dirait que tout ce qu'il recherche,

c'est de faire du bien, sans jamais en attendre de récompense.

– À vrai dire, je ne pensais pas que des gens de ce calibre puissent encore exister.

– Par ce temps d'individualisme et d'égoïsme que nous traversons, je vous l'avoue...

– Ainsi vous avez assez confiance au Domino Noir pour vous fier sur lui au sujet de la capture des terroristes ?

– Tout à fait, et je vais vous en donner une preuve. Il m'a dit de ne rien faire avant onze heures et quart et je ne ferai absolument rien, selon ses instructions.

– C'est dire que vous avez réellement la foi.

– Naturellement.

– Je vous envie.

– Comment ! vous ne croyez pas ce que je vous dis ?

– Si, puisque vous le dites, mais je ne pensais pas qu'il fût une merveille aussi accomplie.

– Vous devriez le voir à l'œuvre.

– Ça viendra peut-être.

*

Comme le Chef lui serrait la main en prenant congé pour se rendre à son bureau organiser la razzia de onze heures, Simon Antoine décida de rester encore pendant quelques minutes au Club pour prendre un bon repos et penser encore à ce qu'il avait à faire.

C'était le plus sûr naturellement et il lui fallait avoir un plan défini.

Il ne pouvait s'empêcher de sourire en pensant à tout ce que le Chef de la Sûreté venait de lui débiter sur son propre compte, sans savoir qu'il parlait en même temps au véritable Domino.

Qu'aurait-il dit s'il avait su ?

Il tenait pourtant à l'incognito.

Cela lui donnait plus de facilité pour ses opérations, qui n'étaient pas toujours selon les rites policiers.

Si on avait connu sa véritable personnalité, les bandits eux-mêmes auraient certainement tenté de se débarrasser au plus tôt de leur principal ennemi.

Il y aurait eu dans le public des hommes pour et d'autres contre ses méthodes.

Tandis qu'actuellement il avait les mains libres et se fichait de tout le monde quand cela lui convenait.

*

À onze heures moins cinq, précisément, il entra dans l'appartement et en ouvrit les lumières.

Sans chercher à se cacher le moins du monde, il alla et vint dans la pièce la plus exposée aux observateurs qui le surveillaient.

Onze heures bientôt à sa montre-bracelet.

Il se dit alors que l'homme devait être aux prises avec Benoît Augé.

Pourvu qu'il n'arrivât pas de complications...

S'il fallait que deux hommes sortissent de l'appartement ensemble et que l'un d'eux demeurât en faction dans le corridor...

Il y avait tant de choses qui pouvaient arriver.

Avec des bandits du calibre de ceux qu'il avait à combattre on ne sait jamais.

Mais ce n'était cependant plus le temps de reculer : il fallait attendre et agir.

Des pas soudains se firent entendre dans le corridor.

Quelqu'un venait.

On s'approchait de la porte.

On frappait un coup discret.

C'était lui : il n'y avait pas de doute possible.

Benoît Augé avait-t-il réussi ?

S'il fallait que l'autre soit passé inaperçu...

Ce serait alors la mort à brève échéance et irrémédiable.

Contre un aussi formidable ennemi, les armes

à feu ou toute autre chose n'étaient d'aucune utilité.

Il n'y avait que l'action de Benoît Augé pour conjurer la catastrophe.

Il ne lui servirait à rien en effet de tenter de faire lui-même ce qu'il attendait du jeune journaliste.

Car il se sentait surveillé de près et il était bien certain que le guetteur mettrait le contact aussitôt son homme entré dans l'appartement, à plus forte raison, s'il voyait une lutte.

Le Domino Noir, revêtu de son masque cette fois, ouvrit la porte et introduisit son visiteur.

C'était un jeune homme au visage pâle et à l'allure grave.

– Je vous attendais, dit alors le Domino, en tentant de scruter le visage de son visiteur.

– Je viens de la part de monsieur Grinsky, répondit l'autre. Il devait vous faire parvenir un paquet. Le voici. Voulez-vous vérifier ?

Puisqu'il parlait ainsi, c'est donc qu'il restait quelques minutes au Domino avant qu'on ne

tentât de le faire sauter.

Les autres avaient probablement voulu s'assurer que leur homme avait complètement pris pied dans l'appartement et se tenait auprès du Domino avant de donner leur gros coup.

Le Domino était content, car il aurait le temps d'entendre le signal que devait faire à sa porte Benoît Augé, qui était censé suivre le porteur de la Mort.

Il avait beau prendre son temps cependant, aucun signal ne lui parvenait.

Quand il eut ouvert la première enveloppe du paquet, le Domino réalisa qu'il était arrivé malheur à Benoît Augé.

Aucun doute alors sur ce qui allait se produire.

Le détonateur était toujours en place et l'ennemi n'avait pas été intercepté.

Après avoir accordé un temps raisonnable à son ami Augé, le Domino comprit qu'il ne lui restait plus qu'à se sauver lui-même.

Il était même étonné de n'avoir pas encore expérimenté l'effet de l'explosion.

Sortant son revolver, il ordonna à son visiteur de sortir au plus tôt, mais l'autre restait comme paralysé en face de lui.

Le Domino ouvrit la porte et allait pousser son homme dehors, quand une détonation assourdissante se fit entendre.

Ce n'était pas une explosion cependant, car rien n'était changé dans la pièce.

Il comprit bien vite d'où provenait le bruit.

Il voyait maintenant un petit nuage de fumée sortir de la fenêtre de l'appartement d'en face.

On tirait donc du revolver sur lui.

Mais si on se servait d'une telle arme, c'est que l'explosion avait raté.

Benoît Augé avait donc accompli sa mission.

Sans prendre le temps de réfléchir plus longtemps là-dessus, le Domino ferma subitement sa lumière et s'aplatit sur le plancher.

Il rampa jusqu'en dessous de la fenêtre et attendit une nouvelle détonation.

Les balles commencèrent alors à pleuvoir dans

un feu de barrage qui contrôlait principalement la porte de sortie.

La première atteignit même l'étranger qui était délégué par eux.

Il avait voulu s'enfuir, mais n'avait pas été assez vif.

Le Domino ménageait ses coups, non surtout parce qu'il avait peur de manquer de munitions, mais parce qu'il ne voulait pas révéler sa position par les éclairs des détonations.

Ce fut alors que les assaillants crurent qu'ils avaient atteint les deux occupants de l'appartement.

À un moment donné, la tête de Samuel Grinsky apparut dans la fenêtre d'en face.

D'un seul coup, le Domino Noir l'abattit d'une balle en plein front.

La chute du Chef termina le duel au revolver.

Les deux autres bandits, qui devaient probablement être Labine et l'un des forts-à-bras de la veille, réussirent à atteindre la porte de leur propre maison et bientôt ils prirent leur course

dans le corridor.

Il n'allèrent pas loin cependant, car ils furent immédiatement arrêtés par des policiers qui leur mirent la main au collet.

Tout l'immeuble était maintenant envahi par la police, que les coups de feu avait attirée.

Labine, qui craignait d'aller compléter sa sentence précédente et surtout qui craignait de passer pour le meurtrier des financiers qui avaient péri dans les trois explosions, conta toute l'histoire.

*

Il avait été libéré grâce à l'intervention de Samuel Grinsky, qui avait répondu pour lui.

Juste avant d'aller au pénitencier, il avait mis au point un détonateur qu'on pouvait faire agir à distance, par radio à ondes courtes.

Il avait fait cette machine avec de bonnes intentions naturellement.

Son idée était de faire servir cette invention au défrichage des terres et à la construction des routes.

En faisant agir un détonateur à distance, il supprimait tous les risques qu'on était obligé d'encourir par les méthodes précédentes.

Grinsky avait déjà eu connaissance de cela et lui avait demandé de lui vendre au moins une machine comme prix de sa libération.

Ce n'est que plus tard qu'il avait réalisé à quoi son invention avait servi.

Cet ouvrage est le 680^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.